

Verdi magnifiquement servi par Gianandrea Nosedà et Diana Damrau

Julian Sykes

Le chef italien et la soprano colorature allemande ont tenu leurs promesses, vendredi soir au Victoria Hall de Genève, à l'occasion d'un concert hors abonnement de l'OSR

Sitôt qu'il commence à diriger l'«Ouverture» de Nabucco de Verdi, Gianandrea Nosedà imprime sa personnalité à l'OSR. Un chef d'opéra est à l'œuvre. Il insuffle une fougue extraordinaire aux différentes sections de l'«Ouverture», entre mélodées lyriques (le thème du chœur Va, pensiero, entendu aux bois) et grands éclats. Les contrastes sont saillants, avec un effet de surprise quand soudainement la musique passe du plus doux au plus fort.

Pour ce concert très attendu donné vendredi soir au Victoria Hall de Genève, le chef italien (directeur musical du Teatro Regio de Turin) et Diana Damrau ont tenu leurs promesses. Certes, on aurait préféré que la soprano colorature allemande connaisse toutes ses partitions par cœur: les deux premiers airs de Verdi qu'elle a chantés sont des nouveautés dans son répertoire.

D'emblée, on admire la pureté de son timbre et sa grâce dans la scène et cavatine d'Amalia, «Venerabile, o padre... Lo sguardo avea degli angeli», extraits des Brigands de Verdi. La cantatrice sculpte ses phrases avec délicatesse sur une orchestration subtile et délicate aux bois. Elle a les yeux rivés sur la partition, soucieuse de ne pas se tromper. On admire les sons filés dans l'aigu (trilles aériens) et la douce onctuosité du timbre. La dernière envolée, dans la cadence finale, se termine par un glissando diminuendo très finement réalisé.

Diana Damrau se montre impétueuse dans l'air suivant, «Tu puniscimi o Signore» extrait de Luisa Miller. La voix se pare d'accents pathétiques, comme sur le mot «disonor!» («deshonneur!»). Cette intensité, on la retrouve dans l'Ouverture des Vêpres siciliennes que dirige Gianandrea Nosedà. Les violons (un pupitre souvent fragile de l'OSR) se donnent de la peine; les altos et les violoncelles sont d'un lyrisme éperdu. Et les cuivres sonnent avec grandeur, sous la direction très animale du chef italien.

Diana Damrau revient alors pour la grande scène de Violetta tirée du premier acte de La Traviata. Elle chante cette fois-ci par cœur, formidable d'engagement dramatique. Son phrasé admirable, une conduite de voix exceptionnelle suggèrent toute la palette d'émotions qui traversent la courtisane à l'égard du jeune Alfredo. Elle oscille entre rage et espoir, décochant des aigus enflammés, capable aussi de sortir des graves qu'on ne lui a pas toujours connus. Son «Gioir!» est tout simplement renversant, et la deuxième fois qu'elle chante «Follie! follie...», c'est encore plus fort que la première fois. Quoique un peu épuisée après avoir tout donné, Diana Damrau chante à nouveau l'air tiré des Brigands en bis, un peu plus libre cette fois-ci.

En seconde partie de soirée, Gianandrea Nosedà empoignait Mort et transfiguration de Strauss. A nouveau, c'est la théâtralité qui frappe dans cette interprétation. Les sonorités sont amples, profondes, avec des sommets d'intensité au milieu de l'œuvre. Le chef paraît un peu suragité (il gesticule beaucoup), charriant par ailleurs une force impressionnante dans les tutti. Dans la Suite No 2 de L'Oiseau de Feu de Stravinski, il y a cette même urgence, avec des contrastes marqués. La tendresse des cordes, le lyrisme chaud et généreux qui se dégage de cette interprétation (avec

beaucoup d'énergie dans la «Danse infernale de Kastcheï») confirment que Gianandrea Nosedà est un grand chef.

Vu sa familiarité avec le répertoire lyrique et le répertoire symphonique, le chef milanais pourrait être un candidat sérieux dans la recherche du futur directeur musical de l'OSR.